

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Pays en fleurs de Jean Graven

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 289-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le premier mouvement d'une symphonie

# Pays en fleurs

par Jean Graven

En ouvrant ce livre \* je sens dans ma main celle du poète, une forte main d'homme où frappent les battements du cœur. De loin et sans l'avoir jamais rencontré, je salue mon frère le Valaisan. Là ne s'arrête pas la sympathie. Voici ce qui résonne en moi :

*Je vis, puisqu'il se peut qu'on vive  
Même déraciné  
Sur une verdoyante rive,  
Loin de la terre où je suis né.*

Il faut avoir, de la patrie valaisanne, fait une image qu'on emporte dans son cœur pour comprendre vraiment que

*l'exil seul enseigne la patrie.*

Et pourtant, bénie soit cette douleur de nostalgie, puisqu'elle nous vaut en ce jour une symphonie immortelle.

\* *Pays en fleurs*, par Jean Graven. Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

Il existe maintes façons de créer, selon l'expression d'Horace, « plus fort que l'airain ». Depuis quelque vingt ans, les poètes ont suivi des chemins divers ; mais, hélas ! la plupart n'ont pas suivi de chemin. Les uns, qu'on appelle du nom barbare de surréalistes, mettent leur gloire à ne pas être compris, croyant sans doute que l'obscurité remplace avantageusement le génie. D'autres, revenus aux formes fixes par réaction contre le poème en prose et le verset, ramenèrent la musique des vers au seul nombre mathématique. Des uns comme des autres on peut dire « qu'ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne ». Ils s'en tiennent strictement à l'art, c'est-à-dire à un exercice, dont la facilité de l'habitude a fini par les griser. *Aere perennius*, croient-ils, quand il n'y a rien à reprendre dans la forme ou le canon de l'école. Ils ne voient d'autre aboutissement de perfection que ces rigides statues grecques qu'on voudrait nous faire prendre pour une mesure de l'homme satisfaisante et complète.

Avec une humble sûreté, Jean Graven s'est rangé à la plus sévère discipline. Aux parnassiens les plus altiers, aux esthètes les plus délicats, aux plus consciencieux gardiens de la rime, nous pouvons affirmer que rien, dans la symphonie de Jean Graven, ne choquera leurs yeux ni leurs oreilles. Beaucoup, qui excellent dans une forme métrique en ignorant les autres, constateront à leur confusion que Graven les connaît toutes et qu'il les choisit avec un rare bonheur. Ils rencontreront les coups de bouffoir du fœhn, suivront en longues strophes légères la course du Rhône adolescent ; pourront contempler, en escadrons d'alexandrins devant eux, les carrés de champs et de vergers dans la plaine ; entendront la méditation du paysan en petits quatrains inégaux, entre les bouffées de sa pipe. Peut-être même trouveront-ils exagéré le coup de ciseau, forcée l'harmonie imitative, ainsi dans ce vers :

*Sur le chemin glacé crisse un triste traîneau*

et dans cet autre :

*Au cadran coule en paix l'heureuse heure ennuyeuse...*

Là est le « métier » irréprochable de Jean Graven, mais

il nous plaît infiniment de trouver plus haut sa grandeur.  
L'homme est autre chose que du bronze ou du marbre.

Comme il n'y eut pas de création divine sans amour et douleur, je ne crois pas qu'il y ait poésie, c'est-à-dire création humaine, sans que passent dans l'œuvre les profondes réalités dont palpète le cœur de l'homme : l'amour, le regret, le désir, la souffrance et la mort. Ces sons graves et éternels ne déparent point une symphonie valaisanne. Les paysans des montagnes ne sont pas les figurants d'une fête de folklore, mais les authentiques représentants d'une humanité complète, avec ses passions et la vie de son esprit.

Jean Graven sait qu'on ne fait pas une symphonie en ajoutant des sons de l'extérieur, pas plus qu'on ne produit une peinture vivante en appliquant les relations du fameux nombre d'or. Une symphonie naît dans le cœur, et monte et vibre ; elle n'est pas tout entière un *allegro* mais une succession de joie et de gravité, de rires et de larmes ; ne pourrait-on pas lui appliquer la définition célèbre : elle est la parole de la relation sentie.

Sans doute, nous avons plaisir, comme Valaisans, à rencontrer dans une suite musicale l'écho des voix qui bercèrent notre enfance : le fœhn, le Rhône, la plaine, les arbres, les ruines, les foins, le pressoir. Mais à travers tout cela s'exprime la vie elle-même, la vie profonde qui est de tous les temps, et par laquelle l'auteur, selon son légitime désir, vivra dans le cœur de ceux qui viendront après nous.

*Le prix de tant d'amour,*

*Ce n'est pas le frisson  
D'un cénacle où l'on fait la roue*

*C'est de donner l'attrait  
De l'amour à tout ce qu'on aime,  
C'est de reconnaître en tremblant les traits  
Du poème de Dieu dans son obscur poème,  
De se dire humblement que pour avoir dit vrai  
L'on peut se survivre à soi-même...*

On voudrait citer beaucoup, citer entièrement, comme on veut faire connaître et multiplier le peu de bonheur qu'il y a sur la terre.

Il faudrait parler encore du *matériau* de cette construction. Les mots peuvent quelquefois sembler rudes, l'harmonie dissonante. Ils sont de granit et de glace, comme les murs crénelés du pays. Mais tout prend vie et garde la vie. Le poème est à la mesure de l'homme, à la mesure du pays : noblesse altière et pourtant simple, un de ces meilleurs témoignages

*Que nous puissions donner de notre dignité,*

hommes d'un pays ancien, et fier et sévère.

Pour la joie que vous procurez à nos frères dont vous élevez le langage à la grandeur d'un chant pour notre

*Pays qui là-bas dort sur ses pentes*

*Ignorant le feu qui nous tourmente,*

un exilé dit au poète exilé, de tout cœur, merci.

Noël 1941.

Marcel MICHELET